

Voix du monde dans le roman de la route québécois

SAFOI BABANA-HAMPTON

Michigan State University

Résumé : Cette étude propose une lecture critique du manifeste « Pour une 'littérature-monde' en français » signé Michel Le Bris et 44 écrivains francophones, par le biais du miroir que lui tend le roman de la route québécois afin d'y exposer la vision myope et naïvement anachronique qu'offre le manifeste sur la littérature de voyage dans l'espace francophone contemporain et d'établir que la question de 'littérature de voyage' se pose différemment d'un contexte culturel francophone à l'autre. En examinant quelques œuvres représentatives du roman de la route québécois, notamment *Une histoire américaine* (1986) de Jacques Godbout, *Volkswagen Blues* (1988) de Jacques Poulin, et *Petit homme tornade* (1996) de Roch Carrier, cet article avance que le roman de la route québécois aspire à créer une conscience et un espace cosmopolites qui, en plus de penser les anciennes origines du lieu identitaire en Amérique du Nord, se montre investis de regards aussi bien féminins que masculins ainsi que de mémoires diasporiques et migrantes émergentes.

Mots-clés: roman de la route, cosmopolitisme littéraire, roman québécois, littérature-monde.

Resumen : Este estudio propone una lectura crítica del manifiesto «Pour une littérature-monde' en français», firmado por M. Le Bris y otros 44 escritores francófonos, valiéndose del espejo ofrecido por la novela de carretera quebequesa, con el fin de exponer la visión miope e ingenuamente anacrónica que ofrece el manifiesto sobre la literatura de viaje en el espacio francófono contemporáneo, así como el de mostrar que la cuestión de «literatura de viaje» se plantea de modo distinto de un contexto cultural francófono a otro. Analizando algunas obras representativas de la novela de carretera quebequesa, en particular *Une histoire américaine* (1986) de Jacques Godbout, *Volkswagen Blues* (1988) de Jacques Poulin, y *Petit homme tornade* (1996) de Roch Carrier, este artículo expone que la novela de carretera quebequesa aspira a crear una conciencia y un espacio cosmopolitas que, además de recordar los orígenes del lugar identitario en América del Norte, están repletos tanto de miradas femeninas y masculinas como de memorias de diáspora y migrantes emergentes.

Palabras clave: novela de carretera, cosmopolitismo literario, novela quebequesa, «literatura-mundo».

Abstract: This article offers a critical analysis of the manifesto « Pour une 'littérature-monde' en français », signed by Michel Le Bris and 44 francophone writers, through the lens of the Québécois literary genre known as the 'road novel', in order to expose the myopic and

naively anachronistic vision that the manifesto develops of travel literature within the Francophone literary space. It will be established that the question of 'travel literature' is raised differently from one francophone cultural context to another. By examining representative works of the Québécois road novel, mainly Une histoire américaine (1986) by Jacques Godbout, Volkswagen Blues (1988) by Jacques Poulin, et Petit homme tornade (1996) by Roch Carrier, this article posits that the Québécois road novel aspires to create a cosmopolitan space and consciousness which, in addition to thinking the ancient history of the American continent, affirms its investment in perspectives transcending gender boundaries and in emerging diasporic and migrant memories.

Key-words: road novel, literary cosmopolitanism, Québécois novel, littérature-monde.

La conjoncture actuelle des études postcoloniales francophones témoigne du phénomène de ce qu'Alec Hargreaves, Charles Forsdick et David Murphy qualifie de « the 'becoming-transnational' of French Studies » (2010 : 2) à la suite de Françoise Lionnet. Cette internationalisation voire transnationalisation des études françaises pèsent de tout son poids sur le discours critique consacré à la littérature québécoise. Vincent Desroches (2003) et Mary Green (2009) s'interrogent pertinemment sur la place du Québec dans la vaste expansion des études francophones postcoloniales, où il fut historiquement mis à l'écart. Aussi la littérature québécoise appelle-t-elle une réflexion transversale sur la place du Québec dans la *littérature-monde*. Traversée par l'incertitude et des visions conflictuelles sur l'identité québécoise, la définition de la littérature québécoise devient une question obsédante autant pour les écrivains que leurs critiques. Donald Smith consacre une étude importante à la problématique de l'identité 'bi-céphale' que l'œuvre intellectuelle, romanesque et filmique du Québécois Jacques Godbout explore en référence aux réactions divisées des Québécois entre fédéralisme, indépendantisme auxquels s'ajoute l'américanisme, après le référendum de 1980 (Smith, 1995 : 143, 161). Comment penser, effectivement, cette production littéraire québécoise complexe contre, ou au sein, de tels paradigmes littéraires imposants que 'les études postcoloniales francophones' ou plus récemment encore *la littérature-monde*, mis en circulation par le discours critique littéraire contemporain, avec leurs appareils théoriques à la fois problématiques et limités à plus d'un titre, car réunissant sous le même concept un corpus littéraire francophone très hétérogène où chaque production culturelle a sa propre particularité ? C'est pour cette raison avant tout que, depuis sa publication en mars 2007, le manifeste « Pour une 'littérature-monde' en français » signé Michel Le Bris et quarante quatre écrivains francophones ne cesse de susciter des réactions vigoureuses, intensément marquées par la controverse. De nombreuses incohérences logiques ont été relevées par les critiques corrosives qui ne cessent de croire, à cause des particularités sociopolitiques et historiques des littératures francophones dont il

fait abstraction dans son élan d'enthousiasme pour une *littérature-monde*, transcendant les frontières nationales. Les interventions critiques réunies récemment dans de telles publications récentes que le numéro hors-série de la revue *International Journal of Francophone Studies*, intitulé *Littérature-monde en français, the literary politics and twentieth-century France*, sous la direction de Kamal Salhi et l'ouvrage collectif *Transnational French Studies: Postcolonialism and Littérature-monde*, coordonné par Alec Hargreaves, Charles Forsdick et David Murphy en sont quelques exemples.

Dans ce Manifeste ainsi que l'ouvrage collectif *Pour une littérature-monde* qui en fut le prolongement, réuni sous la direction de Michel Le Bris et Jean Rouaud, la fonction de l'espace romanesque figure parmi les questions théoriques soulevées, relativement aux traits caractéristiques d'une *littérature-monde*. En ce qui concerne sa conception de ce qui serait une nouvelle théorie du roman francophone, le vif débat qui entoure ce manifeste porte de fortes dénonciations de l'exaltation d'une *littérature-monde* dont le modèle serait une vision exotique de la littérature de voyage, où les concepts génériques de 'roman de voyage' et d' 'écrivain-voyageur' renvoient paradoxalement à un certain legs associé à la littérature coloniale ou à l'exotisme littéraire du dix-neuvième siècle, traduisant un rapport ambigu avec l'histoire coloniale française (Ridon, Sugnet). L'évolution importante qu'a connue le débat sur ce Manifeste depuis sa parution en 2007 indique que l'enjeu est de taille. Le Manifeste a des implications particulières dans le contexte contemporain de la France et de ses anciennes colonies, en ce qu'il évoque la persistance des visions hiérarchiques, inégalitaires voire néocoloniales qui organisent toujours la relation de la France avec ses anciennes colonies. Or la rhétorique ambivalente du Manifeste sur la mondialisation de l'espace littéraire francophone conduit beaucoup de ses critiques à conclure que sous les accents cosmopolites et humanistes que laisse transparaître ce texte, celui-ci ne fait que recréer cette vision hiérarchique, tant exotisante que gallocentrique, au lieu de l'abolir (Jenson, Lionnet, Hiddleston, Hargreaves, Forsdick, Murphy).

Parmi les quarante quatre signataires du manifeste figure le Québécois Jacques Godbout. La perspective nord-américaine qu'il y développe introduit un regard québécois singulier sur la *littérature-monde* nourri par le parcours littéraire et identitaire qui lui est propre. La production littéraire de Godbout est fortement attachée aux origines de la modernité littéraire et politique au Québec. Les mots de Godbout dans ce volume collectif se veulent une affirmation d'une conscience identitaire québécoise marquant une évolution importante dans sa relation compliquée avec la France et l'Amérique du Nord : « Aujourd'hui les étudiants québécois n'ont plus la France littéraire comme référence, les jeunes gé-

néerations ne vont même plus étudier en France, elles ont développé une sensibilité nord-américaine » (2007 : 103).

Dans la mesure où l'œuvre romanesque de Jacques Godbout s'associe à un genre romanesque populaire en Amérique, notamment le 'roman de la route' qui a fait florès au Québec et dont le précurseur fut *On the road* de Jacques Kerouac (Skinazi), elle s'offre naturellement en lieu d'analyse privilégié de l'anachronisme esthétique de la littérature de voyage qui inspire le Manifeste dans sa conception du roman. Le 'roman de la route' québécois, écrit Jean Morency (2006):

s'est affirmé au Québec [...] dans le sillage de la Révolution tranquille et de l'élaboration progressive d'une culture québécoise qu'on a voulu distincte. Distincte par rapport à la France (notamment sur le plan des codes littéraires et sur le plan des thématiques) mais aussi par rapport à l'Amérique anglo-saxonne et états-uniennes (2006 : 21).

Les remarques de Morency confirment l'inscription du roman québécois dans un projet postcolonial de décolonisation culturelle, voulant opposer à l'hégémonie culturelle française, anglo-saxonne et états-unienne une résistance vigoureuse. Au lieu de prendre racine dans l'image baudelairienne de 'l'étonnant voyageur', le roman de la route québécois est né d'une ouverture dynamique sur le 'road movie' et le 'road novel' américains, qui à leurs tours ouvrent une fenêtre sur la pluralité des histoires et des cultures du monde. L'analyse de Morency souligne qu'au lieu de manifester une 'américanisation' qui aurait la fâcheuse connotation de « colonisation culturelle ou littéraire » (*Ibid.* : 32), le roman de la route québécois développe une 'nord-américanité' (*Ibid.* : 27) qui a pour mérite d'« exprimer un syncrétisme culturel très intéressant » permettant aux romanciers québécois de « conjuguer, positivement, leur américanité et leur québécoité » (*Ibid.* : 32).

En examinant quelques œuvres représentatives du roman de la route québécois, notamment *Une histoire américaine* (1986) de Jacques Godbout, *Volkswagen Blues* (1988) de Jacques Poulin, et *Petit homme tornade* (1996) de Roch Carrier, l'analyse qui suit avance que le roman de la route québécois aspire à créer une conscience et un espace cosmopolites qui, en plus de penser les anciennes origines du lieu identitaire en Amérique du Nord, se montre investi de regards croisés, évoquant ce que Deborah Jenson désigne comme une pluralité d'éclats dans un kaléidoscope brisé (2010 : 32). Pour cette dernière, le cosmopolitisme, entendu comme « *a belief in universal humanity and structures that exceed the boundaries of the local* » (*Ibid.* : 22), trouverait une expression littéraire dans la notion de *littérature-monde* et ce « *in the form of the decadent encounter with a mosaic of conquered and conquering identities* » (*Ibid.* : 31). Car comme l'a si bien montré Nicolas Di Méo, il n'y aurait pas de « type unique

de personnage cosmopolite » (2009 : 333). Cette vision différenciée du cosmopolitisme est aussi à la base de l'analyse de Jenson pour qui le cosmopolitisme littéraire que la *littérature-monde* peut incarner ne s'alignerait pas avec les grandes heures de l'impérialisme conquérant dont Rome constitue le modèle historique, mais se confondrait plutôt avec un espace qui rassemblerait des acteurs culturels autonomes et pourrait ainsi constituer : « *a critical opportunity to crack open the hard nuts of universalist pieties* » (2010 : 31). On trouve un écho de cette conception particulière du cosmopolitisme littéraire également chez Françoise Lionnet prônant une nouvelle universalité inclusive, qui serait le fondement de toute conception des 'francophonies' (au pluriel), et donc véhiculaire d'un respect pour la diversité épistémologique et ontologique (2009 : 217-218). Dans le même sens d'idées, Jane Hiddleston souligne l'importance de penser un humanisme enraciné dans le vécu social et politique, qui au lieu d'effacer les spécificités identitaires et se montrer hostile à l'égard de l'identité nationale (comme il est le cas dans le Manifeste) entre en dialogue avec elles et en donne une vision dynamique et non stéréotypée (2010 : 182). Pareillement, Jeannine Murray-Morán évoque une « éthique de conversation » comme stratégie narrative permettant de délinéer un mode de penser et d'agir caractérisé par la capacité des personnages à écouter l'autre et à appréhender sa différence culturelle (2009 : 297).

C'est précisément cette vision cosmopolite que les écrivains québécois tels Roch Carrier, Jacques Godbout et Jacques Poulin intègrent dans leurs univers romanesques, où la vision ethnocentriste de l'écrivain-voyageur est mise à rude épreuve. L'élaboration de cette vision est facilitée par leur recours à de nouvelles stratégies narratives dans leur construction polyphonique de l'intrigue rappelant les observations de Jenson, Lionnet, Hiddleston et Murray-Morán ci-dessus. Étant comptés parmi les figures les plus familières de l'engagement littéraire québécois des années soixante, l'œuvre de Roch Carrier, Jacques Godbout et de Jacques Poulin se voit associée aujourd'hui au « roman de la route » (Morency, 2006). Il y est question de démolir l'image du voyageur qui se laisserait émerveiller par le spectacle du monde pour y retrouver sa propre réflexion. En effet, l'image de ce voyageur tranche avec celle d'un 'déambulateur' voulant « savoir penser l'altérité, la pluralité, la diversité [...] voire l'étrangeté [...] à travers son propre prisme » (Carpentier : 2006 : 193) ; ce voyageur n'est pas tout à fait l' 'étonnant voyageur' baudelairien dont l'errance est d'abord celle de son imaginaire, célébré par Le Bris et que Jean-Yves Magdelaine reprend à son compte dans son étude sur les 'chasseurs d'espaces'. Le profil que dresse Magdelaine de ce voyageur montre que « le lieu vers lequel va le chasseur d'espace est toujours un lieu fantasmé » (2009 : 11) et que ce voyageur « est d'abord un voyageur solitaire » (*Ibid.* : 129), un « voyageur immobile » (*Ibid.* : 12). Dans

l'œuvre romanesque de Carrier, Godbout et Poulin à l'étude ici, on assiste plutôt à un voyageur qui choisit un itinéraire plus rocailleux et s'efforce à appréhender l'espace et le temps dans toute leur densité. Il est significatif que le personnage-voyageur dans la plupart de ces romans ne soit jamais tout à fait solitaire, mais accompagné d'un autre voyageur, dont la voix ouvre le récit à des perspectives multiples.

Certains critiques comme Max Roy, Brigitte Seyfrid et Janet Patterson abordent l'ouverture et la polyphonie du roman québécois à travers l'optique postmoderne. Toutefois, la singularité du postmodernisme québécois, comme le propose Patterson, réside en ce qu'il confirme :

les liens étroits entre les textes et leur contexte socioculturel. À l'encontre de la plupart des romans postmodernes français et américains, qui privilégient l'écriture du signifiant aux dépens de la représentation du réel, le roman postmoderne québécois inscrit toujours le sujet et le social dans ses stratégies discursives (1994 : 77).

Quoique cette théorie sur la primauté du 'réel' soit partagée par d'autres critiques, elle se montre plus nuancée ailleurs en rapport avec le mode de relation qu'entretient l'écrivain québécois avec le 'réel' à travers des moments historiques différents, comme l'explique François Lizotte qui note dans son analyse de l'œuvre de Godbout que « Les idéaux des années soixante, la laïcité, le socialisme et l'indépendance, ont fait place à l'américanité. Simultanément, l'essayiste et romancier est passé d'un ton de dénonciation et de propagande au ton plus neutre du sociologue » (1995 : 65). Dans son orientation vers de nouvelles formes d'expression hybrides, le roman québécois devient une manifestation de ce que Michel Lantelme appelle « la schizophrénie littéraire contemporaine » (2008 : 26), coïncidant sur le plan sociopolitique avec la fin des grands récits sur l'histoire et l'identité nationales. C'est précisément ces deux derniers sujets qui occupent le centre de réflexion des trois romanciers à l'étude.

Dans *Une histoire américaine*, la déchéance de la pensée indépendantiste du Front de Libération du Québec et l'hégémonie culturelle, linguistique et économique des États-Unis se constituent en toile de fond du roman. Face à l'échec du parti indépendantiste à jeter les bases d'une 'nouvelle nation québécoise' (Traisnel), l'ex felquiste / indépendantiste, Gregory Francoeur, est dépeint comme un homme politique désabusé : « Pendant des mois la terre entière s'était passionnée pour l'idée d'indépendance [...]. Il devint évident que nous ne mettrions jamais l'indépendance au propre. C'était un rêve à l'hélium » (Godbout, 1986 : 18).

Poussé par la débâcle de sa vie politique qui entraîne celle de sa vie personnelle, Gregory désire se tailler un nouveau destin en dehors du discours indépendantiste, en répondant à l'appel du rêve américain, étant convaincu « que

l'avenir du Québec se situait aux États-Unis » (*Ibid.* : 19). Il se fait inviter par l'université de Berkeley pour mener une enquête sur l'idée du bonheur. Le fait que le roman raconte l'histoire d'un personnage québécois, faussement accusé de viol et d'être l'auteur d'un incendie, et contraint d'écrire sa propre histoire depuis une prison américaine, est profondément symbolique en soi et exprime, comme le titre du roman, un désir de la part de l'auteur de penser l'Amérique au-delà du rêve américain et du « mythe de l'Ouest », comme le souligne à juste titre Smith (1995 : 57). L'illustration du caractère illusoire de ce rêve prend plusieurs formes dans le roman. Gregory décrit sa première nuit aux États-Unis en ces termes très révélateurs : « Je n'ai pas rêvé, cette nuit-là, j'ai cauchemardé » (Godbout, 1986 : 34). La représentation de l'identité individuelle dans la société de consommation qu'est la société américaine, en constitue un autre élément. Tous les personnages que rencontre Gregory ne sont que des simulacres ou semblent créés de toutes pièces par les médias ou les discours politiques de la droite. Gregory lui-même avoue avoir construit son image publique grâce aux médias (*Ibid.* : 16), qui réduisent, selon lui, tout à un spectacle et donc à l'artifice. Notre connaissance de la plupart des personnages, qui sont souvent absents, se forme à partir de fragments d'information. L'insaisissable professeur Allan Hunger, avec qui Gregory partage un bureau, militant pour la cause des immigrants clandestins et de causes planétaires dont la présence plutôt fantomatique s'avère déterminante dans le destin de Gregory, est rarement joignable, et lorsque Gregory le rencontre enfin ce n'est que pour un bref instant pour disparaître pour de bon, après avoir été victime d'un meurtre, dont les suspects ne seraient nuls autres que des agents de la C.I.A et du F.B.I. (*Ibid.* : 147). En plus de la vacuité de la vie individuelle, le récit démystifie le rêve américain en mettant en relief la superficialité des relations humaines sinon leur inexistance dans la société de consommation américaine. L'invasion de la vie privée par la technologie et les mass médias semble anéantir l'espace intime de l'individu. Gregory se croit pouvoir renaître grâce à son voyage aux États-Unis mais il ne fait, en réalité, que remplacer une forme d'emprisonnement par une autre.

La démystification du rêve américain s'effectue pareillement par la représentation du langage. Les formules de politesse creuses prolifèrent comme pour associer l'espace anglophone de la société de consommation américaine à l'absence d'une véritable culture humaine : « *Have a nice day !* », « *Have a nice drink !* », « *Have a nice evening* » (*Ibid.* : 31), « *Have a nice election* » (*Ibid.* : 144), « *Have a nice life !* » (*Ibid.* : 170). D'autre part, il est clair que tous les gestes des personnages sont surveillés par le redoutable pouvoir médiatique et politique, comme le montre la rencontre fatidique entre Allan et Gregory. Mary Ann Wong, la missionnaire protestante eurasienne et multilingue que rencontre Gregory, est un autre personnage dépeint comme étant dénué de toute intériorité :

« N'avait-elle aucune sexualité ?! » (*Ibid.* : 63) se demande Gregory. Pourtant c'est grâce à elle que Gregory développe une prise de conscience personnelle et globale : « Mary Ann Wong avait ouvert des portes que je croyais fermées » (*Ibid.* : 70). C'est le cas également dans sa rencontre avec la jeune éthiopienne Terounech, que veut engager Allan Hunger pour la former en journaliste engagée. À travers les rencontres et dialogues réfléchis menés avec ces deux femmes sur l'actualité locale, nationale, continentale et mondiale, en plus de son voyage passé en Éthiopie, Gregory cultive une connaissance plus approfondie de l'autre et de sa propre situation, le libérant de la sorte de son regard ethnocentriste, comme le résumait si bien les mots de Terounech : « vous ne saurez jamais vous glisser dans ma peau. Vous avez vos cartes postales, j'ai mes cauchemars » (*Ibid.* : 134). L'insertion de Gregory dans cet espace cosmopolite l'introduit à des perspectives multiples de la condition humaine, révélant les rapports humains souvent asymétriques qui les sous-tendent : « Étrange Californie ! L'Éthiopie criait famine et j'entendais, dans la baie de San Francisco, les stands de *fast food* faire la quête. Ils épousaient avec génie une noble cause pour mieux faire mousser leurs activités commerciales » (*Ibid.* : 24).

Dans les mots de Smith : « Tout l'Occident vit une histoire américaine, alors que tant d'histoires originales dans tant de pays diversifiés et culturellement riches mériteraient d'être connues » (1995 : 186). À son arrivée en Californie, Gregory « s'imaginait témoignant, à sa manière, de la culture française en Amérique » (Godbout, 1986 : 23). Or, dans l'espace restreint de la prison, Gregory se trouve obligé de se dire avec Godbout que « Ce n'est pas parce que le monde entier, et des pays comme les États-Unis et la France, nous ignorent que nous n'avons pas d'identité [...]. Je n'ai plus besoin de cette espèce d'affirmation de mon existence par dieu-le-père américain ou dieu-la-mère française » (Smith, 1995 : 186).

L'histoire que raconte *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin offre un autre regard sur le déclin de l'indépendantisme québécois se conjuguant avec un attrait pour l'Amérique. L'impénétrable Théo, frère du protagoniste, est évoqué comme ancien membre du F.L.Q. qui décida dans des circonstances obscures d'emprunter la route vers l'Amérique. Le roman engage cette question d'identité québécoise à travers l'inscription de points de vue divergents sur l'identité nationale ainsi que de références linguistiques et culturelles diverses qui traversent l'univers francophone québécois du protagoniste-écrivain, Jack Waterman. Le voyage de ce dernier, dont le point de départ est la ville de Québec et au cours duquel il sillonne toute l'Amérique, est doublement motivé par l'angoisse de la page blanche qui l'accable ainsi que le désir obsédant de retrouver son frère dont il n'avait plus de nouvelles depuis quelques années. La quête lancinante de Théo,

et donc le désir de renouer les liens de famille éclatés, est le moyen par lequel Jack souhaite reconstituer son identité.

Le roman construit un imaginaire nord-américain caractérisé par l'incrustation d'un florilège de temporalités, spatialités, perspectives culturelles et modalités d'expression, au sein desquelles l'itinéraire singulier de Jack prend plusieurs dimensions. Leur pluralité postmoderne contribue à décentrer la perspective de Jack afin de ramener « à la surface des débris rejetés par notre culture » (Michaud, 1985 : 69), et ce en créant une atmosphère générale de fragmentation, d'indétermination et d'incertitude identitaire, mais également représente-t-elle un terrain riche de confrontations dialogiques et d'ouverture à l'autre. Le déplacement physique de Jack a pour effet de déterritorialiser son image de lui-même et de l'histoire de son peuple, afin de lui en adjoindre d'autres. Il est digne de noter que ce voyage qui nous mène aux tréfonds de l'Amérique commence avec un seul voyageur à bord mais se transforme tôt dans le roman en un voyage à deux. Ceci advient lorsque Jack rencontre à la Baie de Gaspé — lieu de naissance de la Nouvelle France — une jeune femme métisse (de souche amérindienne et canadienne française), prénommée Pitsémine, qui devient sa compagne de route. La voix de Pitsémine est on ne peut plus déterminante dans la mesure où elle expose les omissions, l'aveuglement et les inexactitudes de l'histoire de l'Amérique telle qu'elle est fantasmée par Jack, à travers des dialogues contentieux qu'elle entretient avec ce dernier. Au côté du passé héroïque des aventuriers, d'explorateurs, de missionnaires et de voyageurs canadiens-français tels Jacques Cartier, Samuel Champlain, Étienne Brûlé, le père Marquette, exaltés par Jack, Pitsémine fait entendre aussi celles qui démystifient l'image héroïque de ces personnalités historiques. Dans un livre qu'elle fait lire à Jack, intitulé *Explorers of the Mississipi*, celui-ci lit avec malaise des éléments dérangeants dans la vie du père Marquette et de Robert Cavalier de La Salle qui « considéraient les Indiens comme des êtres inférieurs. Robert Cavalier de La Salle était un grand explorateur et un grand visionnaire, mais son histoire était une suite de trahisons et d'assassinats » (Poulin, 1988 : 136). En tant que roman de la route, *Volkswagen Blues* se rapproche ainsi sur le plan thématique et formel non du genre de littérature de voyage célébré par Le Bris, mais plutôt du 'travel writing' que Mary Louise Pratt considère comme le produit de ce qu'elle nomme les 'zones de contact' entendues comme « *the space of colonial encounters, the space in which people geographically and historically separated come into contact with each other and establish ongoing relations, usually involving conditions of coercion, radical inequality, and intractable conflict* » (1992 : 6).

La voix de Pitsémine complique celle de Jack également en racontant l'histoire de tribus amérindiennes massacrées et disparues, comme les Illinois : « Les

Illinois n'existent plus maintenant ; c'est une tribu disparue... » (Poulin, 1988 : 144), dit-elle à Jack. L'importance de ces récits imbriqués est qu'ils offrent une interprétation nuancée de l'histoire du continent américain, nous permettant de voir des personnalités historiques, des peuples et des cultures différents sous plusieurs lumières. Ainsi Pitsémine précise-t-elle que l'extermination des Illinois fut exécutée « par d'autres Indiens » (*Ibid.* : 123). Ceci se voit de même dans les portraits complexes brossés dans les récits de vie de personnalités historiques tels Étienne Brûlé et Buffalo Bill, soulignant à la fois leurs qualités légendaires d'aventuriers et de héros ainsi que leurs faiblesses humaines (*Ibid.* : 67, 187). Aussi le récit installe-t-il une perspective multiple de l'histoire de l'Amérique et de chaque lieu traversé par Jack et Pitsémine. Lorsque leur voyage les mène vers le bord du Mississippi, le narrateur nous émet ces quelques réflexions :

[C]'était le Mississippi, le Père des Eaux, le fleuve qui séparait l'Amérique en deux et qui reliait le Nord et le Sud, le grand fleuve de Louis Jolliet et du père Marquette, le fleuve sacré des Indiens, le fleuve des esclaves noirs et du coton, le fleuve de Mark Twain et de Faulkner, du jazz et des bayous, le fleuve mythique et légendaire dont on disait qu'il se confondait avec l'âme de l'Amérique (*Ibid.* : 129-130).

Reconnaître ainsi que chaque individu et communauté qui traversent le même espace donné y vit et transcrit une histoire *différente*, et y apporte une perspective singulière revient à affirmer que l'histoire est souvent la somme de toutes ces perspectives, au lieu de se réduire à un récit unique. Si les livres d'histoire constituent la base des nombreuses conversations qui se déroulent entre ces deux personnages éprouvant un désir profond de comprendre et de faire valoir leurs histoires, leur validité est souvent relativisée voire contestée. Lorsque les deux voyageurs prennent conscience du nombre ahurissant de livres qu'ils transportent avec eux, ils se rendent compte que ces livres commencent à compliquer le voyage symbolisant leur quête du savoir. La relation qu'entretient Jack avec les livres a tous les défauts de ce que Murray-Román qualifie de 'tourisme littéraire' qu'il pratique en tant que lecteur, en ce qu'il enferme des réalités historiques infiniment complexes dans des clichés. La relation de Pitsémine avec les livres se réalise tout autrement, comme le reflètent les mots qu'elle adresse à Jack : « Ce que l'on croit être un livre n'est la plupart du temps qu'une partie d'un autre livre plus vaste auquel plusieurs auteurs ont collaboré sans le savoir » (*Ibid.* : 186).

Les méditations des personnages sur le sens du voyage, de l'errance et de l'« être chez soi » ne font qu'entériner l'image de la route comme l'agora d'une vision dialogique de l'histoire du continent américain, témoignant de l'ambiva-

lence de Jacques Poulin envers l'appel de l'Amérique soulignée par Jean-Pierre Lapointe. Celui-ci note à cet égard que malgré la violence qui transparaît de l'histoire: « dans leurs contacts avec les Américains, Jack et son amie ne rencontrent le plus souvent que bienveillance, générosité et fraternité: l'Amérique humaine » (1989 : 22).

Dans *Petit homme tornade*, le protagoniste Robert Martin est un historien qui entreprend son voyage vers l'Amérique pour fuir, comme Gregory, une crise personnelle, après être séparé de sa femme qui lui a tout pris. Alors qu'il visitait le « musée d'un village dépeuplé » (Carrier, 1996 : 12) dans le Colorado, il tombe sur « le rapport de la première transaction enregistrée à cet endroit » signé un certain fermier Joseph Dubois (*Ibid.*). Robert se dit immédiatement « Qu'il serait intéressant de suivre, du Canada au Colorado, ce fermier, [qui] après avoir erré de ferme en ferme, d'État en État, a décidé de faire son nid dans cette vallée perdue au creux des montagnes » (*Ibid.*). Robert se voit aussitôt à l'image de ce fermier qui, selon lui, avait dû surement fuir, comme beaucoup de Canadiens français, une souffrance comparable à la sienne : « Quelle était sa souffrance ? Le fermier Dubois représente toute une époque. Les expéditions, les grands déplacements, les ruées épiques, l'immigration, les caravanes ... Tous ces généreux mouvements [...] tissaient la grande tapisserie américaine » (*Ibid.* : 13). Robert se décide sur le coup d'écrire l'histoire de ce fermier, qui sera celle de l'Amérique. Pourtant, le narrateur nous confie que les motifs de Robert derrière l'écriture de cette histoire sont d'abord personnels : « S'il publiait l'histoire du fermier Dubois, Robert Martin reprendrait dignement sa place à la tribune des historiens de la nation » (*Ibid.* : 20) ; « Écrire la biographie du fermier Dubois l'aidera à traverser le passage pénible de son divorce » (*Ibid.* : 48). Cependant, dès qu'il engage comme assistante de recherche une de ses étudiantes et gérante d'une compagnie de transport qui devient son amante, la jeune Miss Camion, celle-ci contribue à décentrer la perspective chauvine de Robert sur l'histoire du fermier. Elle fait pression sur lui sans cesse pour qu'il avance dans son projet de livre, car elle aurait déjà signé des contrats avec de nombreux partenaires commerciaux désirant tirer profit de la publication du livre (*Ibid.* : 100). La logique marchande qui gouverne les actions de Miss Camion ainsi que sa commercialisation de l'histoire comme bien culturel, sont l'illustration parfaite de la description qu'offre Jean Baudrillard de la société de consommation américaine :

Toute cette substance culturelle est 'consommée' [...] de la même façon dont une machine à laver est objet de consommation [...]. Si tout cela se vend, et donc se consomme ensemble, c'est que la culture est soumise à la même demande concurrentielle de signes que n'importe quelle autre catégories d'objets, et qu'elle est produite en fonction de cette demande (1970 : 162-163).

Le projet de livre qui n'a pas encore vu le jour est contrarié non seulement par les impératifs économiques d'une société de consommation, mais aussi l'est-il par les revendications féministes, idéologiques ou politiques qui hantent son projet de livre (Carrier, 1996 : 123).

Du reste, ce projet est interrompu par l'introduction dans l'univers de Robert de la voix d'un vieil indien, Charlie Longsong qu'il rencontre lors de son passage dans l'Arizona, et dont l'histoire personnelle véhiculant celles des populations amérindiennes devient dorénavant inséparable de celle de Robert Martin et du fermier Dubois. Ce vieil indien lui demande de l'emmener avec lui à Québec pour retrouver Blanche Larivière, une infirmière québécoise et un amour de jeunesse qu'il avait rencontrée en France pendant son service militaire durant la Seconde Guerre mondiale. Robert refuse sa demande et retourne plus tard à Québec. Un jour, Robert découvre et lit le manuscrit *Bouteille à la mer* de Blanche Larivière, qui révèle le secret de l'enfant illégitime qu'eut Blanche avec l'Indien. Le déplacement du récit initial sur le fermier Dubois par la découverte d'un élément de l'histoire personnelle du vieil Indien est assurément subversif.

Alors que Robert se met à chercher les traces du fils de Blanche Larivière et de Charlie Longsong, ses assistants de recherche tombent sur des documents disparates faisant mention du nom du fermier (*Ibid.* : 146-148, 204, 205, 238-239, 245). Les pistes de recherche conduisant à la vie de Joseph Dubois deviennent difficiles à concilier et le public s'impatiente pour la sortie du livre. Robert commence à se décourager devant la multiplicité délirante des versions prétendant raconter l'histoire du fermier (*Ibid.* : 206-8). Indécis et sceptique, il n'aurait toujours pas écrit son livre sur Dubois à la fin du roman: « Je pensais surtout au fermier Dubois. Il est partout et nulle part. C'est l'homme invisible. Il n'a pas d'histoire. Il est comme l'Amérique. C'est un trou de mémoire » (*Ibid.* : 195). La fin du roman est riche en ironie dramatique en ce que l'histoire du fermier Dubois que veut raconter le héros, incarnant celle des Canadiens français, se tisse malgré elle à celle des Amérindiens, autant dire celles des vieilles origines du continent américain.

Comme le montre l'analyse des trois romans en question, les perspectives narratives produisent un espace cosmopolite en situant le sens entre les différentes strates de l'intrigue, du temps et de l'espace. Le style souvent décalé a pour effet rhétorique de miner une certaine esthétique romanesque promouvant la représentation de l'altérité sur le mode exotique. Ces romans introduisent ainsi des protagonistes se projetant dans l'avenir pour reconduire leur quête identitaire, sans rompre définitivement avec leur passé. Nombreuses sont les études qui ont consacré à cette ambiguïté une critique importante. On peut citer parmi elles celles de Dorion, Green, Lacombe, Lizotte, Patterson, Roy et Smith. Ces études s'ac-

cordent dans leur ensemble à proposer que l'architecture des romans en question s'accompagne d'une réflexion qui marque dans ses grandes lignes une prise de distance par la génération de la Révolution tranquille vis-à-vis de l'indépendantisme québécois et l'ouverture du roman québécois au monde.

Lire le Manifeste ainsi par le biais du miroir que lui tend le roman de la route québécois permet d'exposer la vision myope qu'offre le Manifeste sur la littérature de voyage dans l'espace francophone contemporain. Parallèlement, le cas de la littérature québécoise a ceci de particulier qu'il ne pose pas le problème d'écriture postcoloniale selon les mêmes termes que ceux propres aux anciennes colonies françaises en Afrique, aux Antilles ou même en Asie. Ceci est dû au fait que le rapport historiquement ambigu du Québec avec la colonisation présente des 'moments postcoloniaux' isolés associés à des conjonctures historiques différentes, notamment la défaite des Français en 1763 par les Anglais sur les Plaines d'Abraham et la colonisation du Québec par le pouvoir britannique, la Révolution tranquille des années soixante contre le pouvoir clérical et enfin le contexte contemporain des nouvelles formes de domination émergeant à l'aube des flux migratoires récents (Green, 2009).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BAUDRILLARD, Jean (1970) *La société de consommation*, Paris, Éditions Denoël.
- CARPENTIER, André, (2006) « Huit remarques sur l'écrivain en déambulateur urbain », *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs : Les modalités du parcours dans la littérature*, Rachel Bouvet et al (Dir.), Paris, L'Harmattan.
- CARRIER, Roch, (1996) *Petit homme tornade*, Québec, Éditions Stanké.
- CHASSAY, Jean-François (1994) « Topographies américaines », in *Voix et Images*, vol. 19, n° 2, (56), 416-420.
- DESROCHES, Vincent (2003) « En quoi la littérature québécoise est-elle postcoloniale? », in *Quebec Studies* 35 (2003) 3-12. *Academic OneFile*. Web. 7 Feb. 2011. Document URL: http://find.galegroup.com.proxy1.cl.msu.edu/gtx/infomark.do?&contentSet=IAC-Documents&type=retrieve&tabID=T002&prodId=AONE&docId=A110220158&source=gale&srcprod=AONE&userGroupName=msu_main&version=1.0
- DI MÉO, Nicolas (2009) *Le cosmopolitisme dans la littérature française*, Genève, Droz.
- DORION, Gilles (2003) « L'engagement des romanciers québécois », *Québec français*, n° 131, 75-78.
- DORION, Gilles (1999) « Petit Homme Tornade de Roch Carrier : le métissage des mythes et des cultures », *Voix et Images*, vol. 25, n° 1, (73), 176-189.
- GODBOUT, Jacques (2007) «La question préalable», *Pour une littérature-monde*, Michel Le Bris et Jean Rouaud (Dir.), Paris, Gallimard.
- GODBOUT, Jacques (1986) *Une histoire américaine*, Paris, Éditions du Seuil.

- GLOVER, Kaiama (2010) « The Ambivalent Transnationalism of a Literature-World—in French », *Small Axe*, n° 33 (vol. 14, n°3), November 2010, 99-110.
- GREEN, Mary J. (2000) « Jacques Godbout and the Quebec Writer: Engendering the National Text », *Quebec Studies*, n° 30, 7-16.
- GREEN, Mary J. (2009) « Locating Québec on the Postcolonial Map » in *Postcolonial Thought in the French-Speaking World*. Eds. C. Forsdick et D. Murphy. Liverpool: Liverpool University Press,.
- HARGREAVES, Alec et al. (2010) « Introduction : What does Littérature-monde Mean for French, Francophone and Postcolonial Studies », *Transnational French Studies: Postcolonialism and Littérature-monde*. Eds. Alec Hargreaves Charles Forsdick and David Murphy, Liverpool, Liverpool University Press.
- HIDDLESTON, Jane, (2010) « Littérature-monde and Old/New Humanism », *Transnational French Studies: Postcolonialism and Littérature-monde*. Eds. Alec Hargreaves Charles Forsdick and David Murphy, Liverpool, Liverpool University Press.
- JENSON, Deborah, (2010) « Francophone World Literature (Littérature-monde), Cosmopolitanism and Decadence : ‘Citizen of the World’ without the Citizen ? » *Transnational French Studies: Postcolonialism and Littérature-monde*. Eds. Alec Hargreaves Charles Forsdick and David Murphy, Liverpool, Liverpool University Press.
- LACOMBE, Sylvie, (2008) « De la Révolution tranquille à la déconsidération tranquille : le durcissement de ton à l’égard du souverainisme québécois dans les pages du *Globe and Mail* », *Le Québec à l’aube du nouveau millénaire*. Québec : Presses de l’Université du Québec.
- LANTELME, Michel, (2008) *Le roman contemporain : Janus Postmoderne*, Paris, L’Harmattan.
- LAPOINTE, Jean-Pierre (1989) « Sur la piste américaine : le statut des références littéraires dans l’œuvre de Jacques Poulin », *Voix et Images*, vol. 15, n° 1, (43), 15-27.
- LE BRIS, Michel (2007) « Pour une ‘littérature-monde’ en français » . *Le Monde (Le Monde des Livres)*, 19 mars, 2007 (2).
- LE BRIS, Michel et Jean Rouaud (Dir.) (2007) *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard.
- LAFERRIÈRE, Dany, (2007) « Je voyage en français », *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard.
- LIONNET, Françoise (2009) « Universalisms and francophonies », *International Journal of Francophone Studies*. Numéro hors-série : *Littérature-monde en français, the literary politics and twentieth-century France*, Kamal Salhi (Dir.), Vol. 12, n° 2, 3 203-221.
- LIZOTTE, François (1995) *Jacques Godbout. Essayiste et romancier*, Mémoire de maîtrise, Université McGill, Montréal, Québec.
- MAGDELAINE, Jean-Yves (2009) *Les chasseurs d’espaces : De l’explorateur des espaces géographiques au nomade sédentaire*, Paris, L’Harmattan.
- MICHAUD, Ginette (1985) « Récits postmodernes? », *Études françaises*, vol. 21, n° 3, 67-88.

- MORENCY, Jean (2006) « Un voyage à travers les mots et les images. Sur la piste des romans de la route au Québec », Jean Morency et al (Dir.) *Romans de la route et voyages identitaires*, Québec, Éditions Nota Bene.
- MURRAY-ROMÁN, Jeannine (2009) « Literary tourism, littérature-monde, and the ethics of conversation in Ernest Pépin's *L'Envers du décor* », *International Journal of Francophone Studies*. Numéro hors-série : *Littérature-monde en français, the literary politics and twentieth-century France*, Kamal Salhi (Dir.), Vol. 12, n° 2, 3, 289-304.
- PATERSON, Janet, (1994) « Le Postmodernisme québécois. Tendances actuelles », *Études littéraires*, v. 27, n° 1, 77-88.
- PERRON, Gilles (2001) « Le mythe », *Québec français*, n° 123, 61.
- POULIN, Jacques, (1988) *Volkswagen Blues*, Montréal, LEMÉAC Éditeur.
- PRATT, Mary Louise, (1992) *Imperial Eyes : Travel Writing and Transculturation*, London, Routledge.
- RIDON, Jean-Xavier, (2010) « Littérature-monde, or Redefining Exotic Literature ? », *Transnational French Studies: Postcolonialism and Littérature-monde*. Eds. Alec Hargreaves Charles Forsdick and David Murphy, Liverpool, Liverpool University Press.
- ROY, Max (1996) « Intertextes et images du monde », *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire*, n° 82, 35-36.
- SEYFRID, Brigitte, (1996) « Polyphonie, plurilinguisme et vision carnavalesque du monde dans *D'Amour, P.Q.* de Jacques Godbout », *Voix et Images*, vol. 21, n° 3, (63), 544-559.
- SKINAZI, Karen (2009) « Through Roots and Routes: On the Road's Portrayal of an Outsider's Journey into the Meaning of America », *Canadian Review of American Studies*, Vol. 39, no. 1, 85-103.
- SMITH, Donald (1995) *Jacques Godbout : du roman au cinéma*, Montréal, Éditions Québec/Amérique.
- SUGNET, Charles, (2009) « Pour une littérature-monde en français : manifesto retroi ? », *International Journal of Francophone Studies*. Numéro hors-série : *Littérature-monde en français, the literary politics and twentieth-century France*, Kamal Salhi (Dir.), Vol. 12, n° 2, 3, 237-252.
- TRASNEL, Christophe, (2008) « Le nationalisme de contestation en Amérique du Nord : étude du rôle du mouvement souverainiste dans l'apparition de la nouvelle nation québécoise au Canada », *Le Québec à l'aube du nouveau millénaire*. Québec : Presses de l'Université du Québec.

